
NICOLE PÉPIN

UNE EXPÉRIENCE DE PASSANTE

Je pense que la passe est une expérience extraordinaire, inévitable dans tout processus analytique, dans le processus analytique de tout analyste. On ne peut pas ne pas en arriver là, il faut y aller, d'une façon ou d'une autre, quel que soit le temps que l'on mettra pour y arriver.

Il est très difficile de commencer à parler de la passe sans qu'il y ait des gens pour écouter, parce que le discours que je vais tenir ici n'est pas un discours de passe. Hier, j'ai été très étonnée d'entendre parler du discours de passe comme s'adressant à quelqu'un, voire à n'importe qui. L'expérience que j'en ai, c'est que quand il y a discours de passe, il n'est pas «pour» quelqu'un il ne s'adresse pas à quelqu'un, ni à n'importe qui : petit autre ou grand Autre. Ce discours qui ne s'adresse pas à un autre, il ne parle pas *à*, il est parlé *par*.

J'ai, dans mon *Argument*, appelé ce discours un «pur discours», en tant que discours de l'inconscient, qui se parle. Il m'a paru tout à fait exceptionnel dans cette expérience, que ça se parle quelle qu'en soit l'issue. Contrairement à ce qui a été dit : qu'on se présentait à la passe pour en attendre quelque chose, une nomination du jury d'agrément, par exemple. Cela me paraît tout à fait impossible si le discours que l'on a tenu est un discours de passe. L'aventure de la passe démontre que l'issue de ce discours, les risques pris, la sanction du jury, n'interviennent pas. Ceci a été pour moi une très grande découverte; même si au départ, je savais qu'il y aurait une décision prise par le jury d'agrément. Je peux affirmer que le jury n'était pas «présent» quand j'ai tenu ce discours.

Pour que ce discours puisse se tenir, il faut certaines circonstances favorables. D'abord en être arrivé là dans son analyse. On a parlé de la fin de l'analyse comme pouvant être par exemple : «ta peau ou la mienne.» Quand on en est encore là, il s'agit d'une relation duelle qui n'a rien à voir avec la fin de l'analyse.

Alors, la rencontre avec la mort ? Oui, il y a de la mort dans la passe, mais ce n'est pas une rencontre avec la mort qui nous remettrait à ce moment-là

dans une situation de relation duelle, c'est une rencontre avec sa mort à soi. Une des grandes découvertes faites dans la passe a été qu'à partir de là, j'ai vraiment eu à vivre au jour le jour avec *ma* mort et non pas avec la mort, une mort qui viendrait de l'extérieur. C'est bien de la mienne qu'il s'agissait; il n'était plus question des autres.

Comme autre circonstance qui m'a paru tout à fait favorable dans mon expérience de passe, c'est le choix des passeurs. J'ai mis «choix» entre guillemets; on choisit des petits papiers !

Il s'est trouvé que pour moi, il y a eu quelque chose d'un peu particulier dont je ne parlerai pas en détail ici : il s'est trouvé que j'ai eu à choisir deux fois mes passeurs et à environ un mois et demi d'intervalle, j'ai tiré deux fois le même nom ! Les deux noms tirés étaient ceux de deux personnes que je ne connaissais pas du tout, dont je n'avais jamais entendu parler, que je n'avais jamais rencontrées nulle part, et quand j'ai tiré leur nom, je ne savais absolument pas qui elles étaient.

Il se trouve qu'ils ont eu, mes passeurs, une attitude très différente, qui m'a amenée à m'interroger sur ce que l'être passeur pouvait représenter.

Le premier, celui que je suis allée voir d'abord parce que je l'avais tiré au sort deux fois de suite et que cela me semblait assez exceptionnel, a eu d'emblée une attitude de neutralité, et de «pure écoute»; il s'est fait récepteur, m'a reçue dans un endroit neutre, impersonnel, n'a engagé aucune conversation avec moi avant de m'écouter, et tout de suite j'ai commencé à parler.

Je précise bien que cette attitude a été favorable pour moi, parce que j'ai entendu dire que pour d'autres, cela n'aurait pas été possible dans ces conditions — il s'est trouvé que ce passeur a favorisé mon discours de passe dans la mesure où je n'ai pas parlé à un homme, je n'ai pas non plus parlé à quelqu'un; je dirais qu'il s'agissait d'une relation asexuelle, à ce moment-là. Je précise cela parce qu'hier la question de la sexualité a été posée; on a dit que les passants n'en avaient pas parlé. Je préciserai plus loin la différence qu'il y a eu dans ma rencontre avec les deux passeurs, à ce niveau-là.

J'ai donc commencé à parler, j'ai parlé très longtemps, ce qui est assez inhabituel; j'ai parlé pendant une heure sans m'arrêter. Et quand je dis : «j'ai parlé», je devrais dire : «j'ai été parlée.» Je voudrais signaler là ce que j'ai remarqué. Ce discours que j'ai appelé un «pur discours» non seulement se faisait sans refoulement, mais sans aucune autre réaction que l'on pourrait dire névrotique, sans dénégation, sans déplacement, etc. A ce moment-là, il me semble que, moi non plus, je n'étais plus sexuée et j'ai éprouvé quelque chose de l'ordre d'une «destruction», mot que je mets entre guillemets; je ne parle pas de la déstructuration que l'on rencontre à certains moments de son analyse. Je veux dire que quand on en arrive à pouvoir tenir ce

discours de passe, il n'y a plus de problème de structure; que quelle que soit notre structure de départ, nous en arriverons à tenir tous le même discours, celui de notre inconscient. Je reviendrai tout à l'heure sur ce problème de déstructuration comme effet de passe.

Après ce discours, quand je me suis arrêtée de parler, la source tarie, je n'ai pas pu aller plus loin, mon discours s'était tenu. Mon passeur alors est intervenu et immédiatement, il est devenu pour moi un être sexué, il s'est passé des choses entre nous, nous avons parlé ensemble, je remettais en action tous mes mécanismes de structure. Là encore, j'ai été très aidée, me semble-t-il, par la qualité de ses questions. J'ai eu le sentiment que j'avais été entendue, et les questions qui m'ont été posées n'ont pas été des questions posées, m'a-t-il semblé, pour la satisfaction du passeur, pour qu'il apprenne quelque chose de moi, ou qu'il obtienne de moi un certain savoir. C'étaient des interventions d'analyste. J'ai eu le sentiment d'avoir à faire à un analyste, qui essayait de se faire préciser certaines choses qui, d'après lui, avaient peut-être été dites d'une façon un peu succincte.

Après, je suis allée voir mon second passeur; d'emblée la relation a été différente. Il ne m'a pas reçue du tout de la même façon. Je dirais qu'il m'a reçue d'une façon mondaine. Je n'ai pu que redire que que j'avais dit la première fois.

Au niveau de la sexualisation de cette relation, un incident m'a intéressée et amusée, j'ai fait un acte manqué, et pas n'importe lequel. J'avais oublié quelque chose chez lui, pas n'importe quoi, mon châte !

Je les ai revus une fois. Le premier sur ma demande; à la suite des questions qu'il m'avait posées, j'ai eu des précisions à apporter. Le second sur sa demande; il avait des précisions à me demander.

C'était avant les vacances d'été. Au retour, j'ai dit à mes passeurs qu'ils pouvaient présenter ma passe au jury d'agrément.

A partir de là, les difficultés ont commencé; il y a eu des effets de passe. Pendant les vacances, j'étais indifférente au résultat qu'aurait ma passe. J'étais dans un état inhabituel, que j'ai appelé euphorique, avec, après un certain temps, un décrochage certain par rapport à la réalité. Tout était bien, rien n'avait plus d'importance, c'était la grande euphorie !

Ça m'a inquiétée un peu parce que ce n'est pas tellement dans ma nature, je suis quelqu'un qui a les pieds sur terre et pour qui la réalité compte beaucoup. Je suis allée en parler à des analystes qui avaient fait la passe. En

analysant mon état, j'ai retrouvé ce que j'avais déjà remarqué dans la clinique des enfants psychotiques. Mon contrôleur m'a parlé; il m'a beaucoup parlé; me posant des questions, me sollicitant au niveau du langage. Pendant un certain temps, je me suis trouvée dans un état tout à fait particulier que j'appellerai de «stupidité névrotique.» J'avais remarqué dans la clinique avec les enfants psychotiques que quand on les inondait de paroles, quand on les mettait dans un bain de langage, (ça se dit qu'il faut parler aux psychotiques pour les sortir de l'autisme) oui, il faut leur parler mais il ne faut pas leur dire n'importe quoi, il ne faut pas les noyer dans le langage. Il s'est trouvé que les paroles dites, qui n'étaient pas n'importe quoi, je les ai ressenties comme ça, et ça a eu sur moi les mêmes conséquences que pour les enfants psychotiques qui deviennent stupides, et se débilitent. Peu à peu, cette impression a disparu, et au fur et à mesure qu'elle disparaissait, une qualité importante m'était rendue; l'imaginaire. Par la disparition de la dimension de l'imaginaire, j'avais été dans un état que je n'appellerais pas psychotique puisque, n'étant pas psychotique, je ne pouvais pas me trouver dans cet état-là, mais dans un état voisin; impression tout à fait désagréable, pas du tout facile à vivre !

Quand cet imaginaire m'a été rendu, j'ai constaté qu'il ne m'était pas rendu — je ne sais pas s'il faut dire : en totalité, mais en tout cas : dans sa qualité. J'ai posé une question non seulement à Lacan, mais à d'autres analystes de l'École : — est-ce que dans certains cas, au cours d'un processus analytique poussé jusqu'à un point x , on pourrait envisager la possibilité de modifications de certaines structures ?

J'ai trouvé un début de réponse à cela, dans le dernier *Ornicar* ? dans le compte-rendu du Séminaire de Lacan, où il cite un exemple de nœud borroméen, avec retournement du symbolique. Il envisage une possibilité de retournement du symbolique par une coupure, une brèche faite dans le symbolique, qui entourerait l'imaginaire et le réel, et qui mettrait en contact direct avec l'inconscient. Il ne dit pas vraiment qu'il y a modification de structure : il y aurait quelque chose qui toucherait à l'«équilibre» du nœud borroméen; pourquoi pas à l'équilibre de la structure ? Quand je dis cela, je n'emploie pas ce mot au sens habituel du terme, au sens où on dira qu'une personne est «équilibrée.» Je veux dire que depuis, je ne me vis plus de la même façon, comme si les composantes de mon inconscient, de ma structure personnelle — pas une structure au sens psychiatrique du terme — n'étaient plus organisées dans le même ordre.

jury d'agrément auquel il va aller parler après sa passe. Le jury désigne quelqu'un au passant. Ce n'est pas une proposition du genre : — Vous pourriez peut-être aller en parler à Untel, mais : — Untel a été désigné pour vous en parler. Cela me paraît anti-psychoanalytique, parce qu'on ne sait jamais si c'est possible que ces deux personnes que l'on désigne l'une à l'autre se parlent. Il se trouvait que dans ce cas-là, ce n'était pas possible.

J'ai mijoté tout à fait inconfortablement (pour n'employer que ce mot) dans une situation qui aurait pu être évitable.

On a beaucoup parlé des effets de passe, on a même été jusqu'à dire que pour certains, cela avait été au prix de leur vie. Je n'en sais rien. Mais ce dont je peux attester, c'est que c'est complètement néfaste de ne pas solliciter les gens immédiatement après la passe, de les laisser dans la nature sans s'occuper de ce qu'ils deviennent après. Tout le monde est d'accord pour dire que la passe a des effets extraordinaires, qu'elle en a pour tout le monde, que ce n'est pas indifférent, que c'est bouleversant; on emploie des qualificatifs assez forts, pour en parler. Et puis malgré tout, on ne fait rien.

Je demande — je l'ai déjà demandé individuellement aux analystes auxquels je suis allée en parler et entre autres à un *A.E.* du jury d'agrément — de proposer un entretien aux passants, dès après leur passe, dès que la passe a été proposée au jury d'agrément et que celui-ci a pris une décision. Je savais que la décision avait été prise mais je ne savais pas laquelle, personne ne voulait m'en parler; et même après, quand j'ai su la réponse par un de mes passeurs, pour continuer à travailler, je devais savoir pourquoi je n'étais pas nommée.

On ne va pas vous dire : — Vous n'avez pas été nommée parce que ceci ou parce que cela. Mais quand on a affaire à un analyste qui vous écoute, avec lequel on peut avoir une relation analytique, il n'y a pas de raison pour que ça ne s'éclaire pas.

Tout cela pose le problème du transfert : de mon transfert avec Lacan. Qu'est-ce que c'était que ce transfert ? A l'École, on a un peu trop tendance à tout appeler transfert, quelle que soit la relation. Le transfert psychanalytique a des particularités qui sont bien précises et bien connues. J'ai fait deux tranches d'analyse et je sais ce que c'est qu'un transfert psychanalytique; entre autres, ça se caractérise par le fait que l'analyste doit pouvoir être mis à n'importe quelle place. Quand l'analyste auquel on s'adresse a une place dont on ne peut pas le bouger, quand on ne peut pas le mettre à la place de n'importe quelle représentation, ça ne s'appelle pas transfert psychanalytique. J'ai appelé ma relation à Lacan : une relation au réel. On peut aussi

imaginer une relation dans l'imaginaire. Il y a des relations dans l'imaginaire qui ne seront jamais que ça.

Lacan a parlé d'une relation où le symbolique envahirait la scène.

Je savais quelle était ma relation à Lacan, mais je n'en connaissais pas les conséquences. Je ne savais pas que ça mettait obstacle, non pas au travail analytique (j'ai fait un travail analytique énorme avec Lacan pendant quatre ans) mais à la continuation de mon processus analytique. Dans un contrôle, il y aura, un jour ou l'autre, un matériel nouveau qui se présentera. A ce moment-là, il faut qu'on puisse redevenir analysant à part entière, avec un analyste qui pourra être analysé à part entière, pour refaire avec lui une tranche d'analyse.

C'est un exemple, entre autres, à prévoir ! Pour en revenir au choix d'un membre du jury d'agrément, je crois qu'il faudrait que ce soit immédiatement après la passe et que le passant puisse choisir la personne du jury d'agrément avec laquelle il va parler de sa passe.

DISCUSSION

M. SAFOUAN : — Nous avons plusieurs témoignages, communications et interventions pour cette matinée : nous avons entendu Mme Pepin, puis il y a Mme Rouy, Irène Diamantis, Tostain et Durandeaux. Il vaut peut-être mieux les entendre ensemble, puis les questions que soulèvent leurs interventions pourront être ramassées et être le centre d'une discussion dans l'après-midi.

UNE INTERVENANTE : — Je pense qu'il y a une demande de la part de Mme Pepin et que cette demande demande une réponse, puisqu'elle a souffert de quelque chose de ce qu'est la passe, ceux du jury d'agrément qui font la passe devraient peut-être lui répondre immédiatement. Autrement elle va rester encore longtemps avec sa demande.

M. SAFOUAN : — C'est une suggestion tout à fait retenable. Le moins qu'on puisse dire est qu'elle est envisagée très sérieusement. Sans aucun doute il y aura dans l'après-midi une partie de la discussion consacrée aux modifications à introduire dans le fonctionnement du jury d'agrément. A ce moment-là on se prononcera là-dessus.

S. STOIANOFF : — Je voudrais faire part du malaise que j'ai ressenti à l'écoute de — comment appeler ça ? — cette monstration de quelque chose, et essayer d'expliquer un peu mieux cette figure d'écureuil en cage qui a été choisie pour donner un cadre en somme à ce qui lui est arrivé. Effectivement, c'est ainsi qu'on peut saisir ce retournement du symbolique dont elle a parlé, à savoir que ce réel et cet imaginaire enfermés dans cette cage du symbolique risquent effectivement de tourner en rond pendant quelque temps.

Je ne pense pas que ce qui a été dit par Lacan à ce sujet me soit applicable, pour moi ce n'est pas au niveau du symbolique qu'il s'est passé quelque chose, c'est au niveau du réel. Il se trouve que j'ai parlé dans mon *Argument** d'une expérience singulière. On m'a dit : — Toute analyse est singulière, la tienne est singulière, la nôtre aussi. Oui, mais je pense qu'il en est du singulier comme de l'égalité. Nous sommes tous égaux, mais il y en a qui sont plus égaux que les autres. Dans le singulier, c'est pareil; il y a singulier et singulier. Il se trouve que, de par ma structure, j'ai «bénéficié» de possibilités d'analyse de mon réel, d'une façon assez proche, parce qu'il se trouve que le réel m'a touchée de très près, très précocement, depuis, (pour quoi ne pas le préciser, parce que ça me paraît important et particulier), la bipartition de l'ovule; il se trouve que je suis jumelée, j'ai une sœur jumelle. Il s'agit là d'un réel tout à fait particulier, vous m'accorderez que ce n'est pas fréquent !

Cette particularité a eu des incidences favorables et d'autres qui le sont moins ! Pour moi, la problématique de : «ta peau ou la mienn » a un sens tout à fait proche puisque j'ai toujours eu à faire à un petit autre réel. Ça m'a appris que c'était grâce à cette particularité que j'avais un sens social développé, une tolérance aux autres exceptionnelle et que j'avais à éviter les identifications pour pouvoir me reconnaître.

Si on reprend la théorie que Lacan a avancée au sujet du retournement du symbolique, moment où le symbolique envahirait la scène de l'inconscient, et aurait une prédominance au niveau de l'organisation psychique, on peut poser la question en mettant le réel à la place du symbolique. On peut aussi se demander ce que ça donnerait si c'était l'imaginaire. En ce qui concerne l'imaginaire, le problème me semble un peu différent dans la mesure où il y a des exemples; l'envahissement par l'imaginaire, chez des personnalités qui ne sont pas psychotiques, ça donne de la confusion. J'ai vécu une relation qui était beaucoup plus axée sur l'imaginaire; ça n'a pas eu de suites fâcheuses.

Je pose une question : — Qu'est-ce que ça donne, à long terme, une relation au réel ?... la mort ???

Quand cet état euphorique a été passé, la découverte d'une modification éventuelle de ma structure ne m'a pas du tout rassurée. Avant, je me vivais relativement bien. Ça m'amuse d'en parler ce matin parce que hier une collègue m'a fait cette remarque : — Tu m'étonnes beaucoup parce que tu as l'air de te sentir bien dans ta peau. Il se trouve que je ne me sens pas trop

* Des documents préparatoires avaient été distribués aux participants avant les Journées. Chacun des intervenants avait exposé son propos dans un *Argument* de quelques lignes.

mal dans ma peau actuellement, mais moins bien qu'avant : maintenant, j'ai le sentiment d'avoir à vivre avec une étrangère; ce qui m'était naturel me demande des efforts pour essayer de retrouver certaines composantes de ma structure, celle avec laquelle je vivais d'une façon plus satisfaisante.

Après la passe, je n'ai pas eu la réponse du jury d'agrément. Je l'ai demandée, mais je me suis heurtée à des refus. Il y avait un détail qui a une énorme importance mais que je ne connaissais pas. Un des membres du jury d'agrément est nommé et doit en parler, quelle que soit la décision prise par le jury, avec le passant. Il se trouve que Lacan devait m'en parler. Il ne l'a pas fait. J'ai fait un contrôle de quatre ans avec Lacan. Contrôle arrêté à la suite d'une difficulté qui était restée inanalysable. Cet inanalysable avait des conséquences tout à fait néfastes et... j'en crevais. Je dis bien crever, je ne dis pas mourir, parce que c'était inanalysé et je ne savais pas quelle était cette détérioration. Je n'étais plus en analyse, et, de ce fait, je n'ai pas eu un ailleurs pour en parler.

Quand j'ai su que c'était Lacan qui devait me parler de ma passe je n'ai pas eu du tout envie d'aller lui en parler. Je suis allée en parler à quelqu'un d'autre, qui n'était pas très satisfait de ma «transgression», et m'a demandé d'aller voir Lacan, ce à quoi je me suis décidée assez difficilement, il faut bien le dire. Cet entretien a été un échec, ce qu'on aurait pu prévoir !

J'ai pu, par la suite, analyser que ma relation avec Lacan, si elle m'avait permis de faire un travail analytique qui m'avait menée jusqu'à cette passe, me permettait d'analyser, d'approfondir que ce qui déjà au moins une fois était venu au conscient, de ce qui déjà au moins une fois avait été analysé. Quand un matériel nouveau se présentait, ça n'était pas analysable avec lui, sans que je comprenne pourquoi. Dans mon nouveau contrôle, j'ai pu analyser que la disparition de l'imaginaire et l'impossibilité de symbolisation était dû à la dominante du réel dans ma relation à Lacan. Je vivais ce qui était plus qu'un désagrément, une destruction, et butais en permanence sur du réel à chaque fois que j'essayais d'analyser quelque chose de nouveau. J'ai fini par me dire que j'en crevais et comme entre la vie et la mort, en général, je choisis la vie, j'ai cessé d'aller voir Lacan. Effectivement, immédiatement, si ça n'a pas eu d'effets de «guérison», je me suis sentie beaucoup plus à l'aise.

J'ai des propositions à faire au jury d'agrément. Il m'a paru assez extraordinaire et inexplicable que le passant n'ait pas le choix du membre du

Ce sont des choses extrêmement importantes, mais je ne sais pas s'il est possible d'en parler devant trois cents personnes utilement.

Je voulais seulement préciser, par rapport à cette figure extraite du séminaire de Lacan qui a été évoquée, qu'il y a un peu plus dans ce séminaire, à savoir que si effectivement un certain travail au niveau de la parole peut aboutir à ce résultat momentanément, il y a, dit Lacan, la possibilité d'un retour à la propriété borroméenne qui a pu se perdre un instant, grâce évidemment à une nouvelle coupure, donc éventuellement une nouvelle tranche. Mais, je le répète : est-ce que ce sont des choses dont nous pouvons parler à trois cents ou quatre cents personnes ?

NICOLE PÉPIN : — Pourquoi pas ? Ce que j'ai trouvé dans ce Séminaire me paraît énorme, au sujet de la Proposition de Lacan, d'un possible retournement. Je ne sais pas si vous vous rendez compte de ce que ça donnerait au niveau théorique, si l'on pouvait envisager (alors que c'est quelque chose que l'on nie depuis des années) la possibilité de modification d'une structure. C'est une hypothèse de travail absolument incroyable. Je l'ai ressenti comme une réponse à une question, que je me pose pour mon propre compte, et que j'ai posée à plusieurs analystes de l'École avec lesquels je travaille.

M. SAFOUAN : — *Madame Colette Rouy va maintenant nous faire sa communication.*

COLETTE ROUY

Dimanche matin (II)

DE L'OBJET (a) COMME PIVOT DANS LA FIN DE L'ANALYSE ET LA DEMANDE DE PASSE

En 1967, quand Lacan nous fit part de sa proposition de «passe», j'eus le sentiment, à la fois du génie de l'entreprise et très confusément de quelques pièges. Enfin, où pourraient se piéger ceux et celles qui, se reconnaissant dans une structure plus ou moins hystérique, allaient se précipiter au service de brillantes théories.

Etant en fin d'analyse en 67, le moment était propice d'après la proposition, et la démarche séduisante.

Mais, pour faire une démarche, il faut qu'une demande existe. Et on peut supposer qu'à la fin d'une analyse, la demande analytique et le discours hystérisé qu'elle sous-tendait soient légèrement essoufflés...

Dans un cartel, nous nous étions penchés sur le terme barbare d'*entropie* que je vais reprendre ici — même s'il n'est pas tout à fait approprié — pour illustrer la vie et la fin du discours analytique. L'entropie, c'est cette énergie qui reste constante pendant la série de transformations d'un système, et qui finit par s'épuiser elle-même par déperdition.

Ainsi en va-t-il de l'analyse. Pendant des années on se déplace plusieurs fois par semaine pour tenir cet étonnant discours, puis, un jour, le processus prend fin. La passe dans son originalité pourrait, entre autres, rendre compte de ce phénomène.

Mais avec quel discours ?

Il n'est pas du tout évident que la «demande de passe» soit de même nature que la «demande d'analyse.»

Or, il semble bien, que, dans la pratique, on puisse enchaîner directement :

une	}	demande d'analyse
		demande de savoir,
à une	}	demande de passe
		demande de reconnaissance de savoir

sans aucune pause, donc, dans la foulée du discours hystérisé, la demande à l'Autre étant remplacée par la demande à la théorie.

Je suis bien mal placée pour parler de la passe, ne l'ayant pas faite, mais il me semble qu'à un point extrême, on pourrait, dans la foulée du discours hystérisé, donner des définitions de toute sa psychanalyse en allégeance aux concepts lacaniens.

Par exemple, les grandes étapes du jeu transférentiel, le repérage des points de capiton, les identifications et les fantasmes, le jeu des signifiants, le désêtre.

De là, il n'y a qu'un pas pour faire de toutes ces notions qui nous sont chères, une sorte de grille comme celle qu'on a fait, hélas, avec les notions freudiennes : les étapes anale, orale, génitale, la castration, etc.

J'ai même entendu parler d'une psychanalyse faite «à grands coups de concepts.»

Là, il est évident que je caricature. Mais c'est pour essayer de mieux mettre en valeur ce qui peut rester d'une analyse — qui pourrait faire l'objet d'une nouvelle demande — avant que tout ne tombe dans l'oubli, «dans ce trou, dit Lacan, où se résout le transfert.»

Ce qui reste, c'est évidemment l'objet petit a — particulier à chaque sujet — irréductible — et — sur le point de changer de fonction.

Il vient, pendant toute l'analyse, de soutenir la demande à l'autre, en place de vérité dans la formule des quatre discours.

En fin d'analyse, nous évoquons ici le texte lumineux de Leclaire sur le trajet du petit a : il va effectuer son quart de tour dans la formule, et, l'analyste s'autorisant de lui-même, le petit a va passer en position maîtresse au-dessus de la barre :

$$a - \overline{\mathcal{S}} - S_1 - S_2$$

prenant pleinement sa «fonction d'objet perdu» et offrant un support à l'analysant.

Il se produit un changement de discours, un passage, «un carrefour» dit Clavreul dans un texte où il rapproche les rôles respectifs du passeur et du contrôleur en position d'écoute seconde — au carrefour du discours hystérisé et du discours de l'analyste.

C'est dans ce carrefour, finalement, que se joue le sort de l'analyse.

Il est certain qu'il doit être intéressant qu'un passeur constate à ce moment-là le changement de discours et la destitution subjective. Mais on conçoit aussi qu'on n'ait pas le désir de demander de faire ce constat.

On peut admettre qu'un analyste repère qu'un analysant est dans la passe. Mais ce qui n'est pas du tout évident c'est d'interrompre la passe de celui-ci pour interviewer un autre passant.

Il y a dans cette opération une sorte de récupération dans un système — une sorte de manque à être (peut-être de manque de temps) — le temps qu'il faut pour donner à sa relation à l'autre sa vraie dimension.

Un temps pour qu'une nouvelle demande se formule, hors du désir de l'Autre — et qui me semblerait plus en accord avec les théories lacaniennes de «non-intervention» et «non-interruption» du discours analytique.

Quoi qu'il en soit, avec ou sans passeur, l'objet petit a , en fin d'analyse, change de place et de fonction. Mais, qu'en est-il du discours hystérisé qui l'accompagnait ?

En principe, il devrait disparaître en même temps que la croyance en un «sujet supposé savoir.»

Mais si, pour une raison quelconque, le petit a ne peut effectuer son quart de tour, il va rester présent, générateur d'une demande sans but, une sorte de «discours en reste» que parfois on rencontre dans l'École.

Il s'agit de «non-dits», de «non-entendus» dans sa psychanalyse, de ce que l'un de nous appelait dans un texte «ce qui nous est resté en travers du gosier»,

ou bien, «ce qui nous est resté sur le cœur»,

ou d'autres propos tragiques : «il aurait fallu qu'on m'entende.»

Ce genre de propos n'est jamais pris en considération, ce sont «des plaintes», disent les théoriciens, ou bien «de vagues critiques.»

Je vais rattacher à ces propos un autre discours, modeste, et de peu de poids lui aussi — mais persistant — une sorte de reproche que font souvent les analystes de l'École — surtout les analystes femmes — un reproche du style : «Il n'y a pas de place pour le corps dans la théorie analytique», ou bien : «Il n'est jamais question des relations primitives à la mère.»

A ces discours errants, qui s'adressent à tout le monde et à personne, j'ajouterai peut-être ceux des passants, restés sans réponse après leur démarche.

Qu'on le veuille ou non, ces discours sont tous partie intégrante du discours initial animé par la demande analytique sous-tendue par l'objet petit *a*.

Alors, que s'est-il passé ? Puisque l'objet *a* est par nature indivisible, se serait-il séparé de son discours ?

*

Revenons aux sources, à la nature de l'objet *a* et reprenons les termes de Lacan pour l'évoquer :

«un terme algébrique», «une structure», «une construction», «une élaboration», «une place», «une fonction», «une isomorphie»,...

Termes étonnement aériens désignant ce qui reste — un «souvenir d'attachement primitif au réel, à la mamelle, à l'excrément», etc., legs de Freud, legs aussi des objets fantasmatiques de Mélanie Klein et des objets transitionnels de Winnicott.

L'objet *a* se situe aux sources de la relation primitive à l'objet : le sang, le lait, les fèces, l'urine, les points du corps érotisés, la présence et l'absence, le néant, la dépossession de soi, la puissance...

Petit *a*, place d'un souvenir, va animer pendant toute l'analyse la demande de savoir sur l'objet perdu et la recherche de jouissance attachée à cet objet. C'est la fonction de l'objet perdu.

Pour que cette demande puisse s'exprimer librement, on suppose que le petit *a* de l'analyste, en position d'agent, jouit pleinement de toutes ses qualités d'isomorphie.

De par son propre objet *a*, singulier, et peut-être en partie méconnu, l'analyste *a*, à l'égard du petit *a* de l'autre, et par la force des choses, une surdité plus ou moins grande. A la limite ce serait la «tache aveugle», décrite par Paul et Gennie Lemoine dans leurs travaux sur la relation thérapeutique.

Peut-on partir de ce non-entendu pour une demande de passe ? Est-ce que ce «non-entendu» pourrait avoir le même rôle de pivot que dans le contrôle ?

En effet, il n'est pas rare d'apporter à l'écoute du contrôleur un cas qui aurait «fait nœud» exactement au même niveau que là où l'analysant avait rencontré une méconnaissance chez son propre analyste.

Où cela devient gênant, c'est quand ce «non-entendu» ne s'exprime pas, et que le discours de l'analyste continue.

*

Je vais illustrer mon propos par un parallèle entre le discours hystérisé et le discours de l'hystérique qui lui a servi de modèle. Ce dernier me semble pouvoir donner un aperçu de ce que pourrait être un discours qui resterait dans le désir de l'Autre au lieu de prendre racine dans le petit *a*.

Le discours hystérisé de l'analysant est une demande à l'autre — d'amour de reconnaissance, de savoir en référence au désir.

Le discours de l'hystérique, je veux dire de l'hystérique telle que Freud la décrit en clinique, est le même — avec une notable différence de degré, la demande d'amour devient séduction et même séduction agressive — qui dépasse le but du supposé savoir et s'adresse au phallus comme tel.

Au début, les thérapeutes sont attirés, peut-être séduits, puis intrigués. «Que me veut-elle» ? dit Breuer de Anna O. Il fait taire le discours devenu gênant par des séances d'hypnose assez rapprochées — semble-t-il — puis, se sentant menacé, interrompt la relation.

Freud se pique au jeu, et se place, vis-à-vis de la relation Breuer — Anna O. comme s'il était passeur — ou contrôleur, en position d'écoute seconde, et il reprend les problèmes de l'hystérie essayant de passer outre à la séduction.

Avec Dora, il aura bien du mal à «passer outre» ce discours à la fois irritant, enfantin et charmant.

Il découvre — à regret, dit-on — l'homosexualité, et n'a de cesse que de vouloir tout ramener à une structure oedipienne — à sa théorie.

Bien qu'ayant enregistré aussi d'autres perspectives s'ouvrant sur un monde archaïque.

Hélène Cixous dans le «Portrait de Dora» évoque cet autre aspect.

Comme Freud était à l'écoute en position seconde dans la relation Breuer-Anna O., Hélène Cixous va prendre cette position vis-à-vis de la relation Freud-Dora.

Hélène Cixous «passeuse», en somme. Elle va éclairer, dans toutes les attitudes de Dora *l'ambivalence* :

— l'homosexualité est érotique mais c'est aussi une recherche d'identifications féminines non réussies auparavant. (On se souvient de la fascination par le tableau de la Madone et par la danseuse).

— l'amour pour le père — c'est de l'amour mais aussi une demande de reconnaissance et une réassurance.

Freud, fasciné par l'érotisme n'a pas saisi — ou pas voulu saisir — l'ambiguïté du transfert — il n'a peut-être pas voulu assumer le transfert maternel. «Vous n'y comprendrez jamais rien», lui dit Dora.

Je ne veux pas faire ici une étude sur l'hystérie. Mais, aussi bien chez les malades décrites par Freud que chez mes analysantes relevant de cette

structure, il existe deux mondes distincts : le monde du fameux discours et un monde d'angoisse sous-jacent. Très schématiquement, je pourrais dire : un monde des pères — un monde des mères, . Un monde des pères où le phallus est sollicité — peut-être dans un but d'identification — peut-être dans un essai de structuration autour du phallus — sous-entendant qu'il y a ou non structuration sous-jacente — une défaillance au niveau de l'organisation du désir autour du petit a .

Si on reprend l'exemple des hystériques, on leur trouve des mères qui ont été incapables de leur éviter l'angoisse — ou qui ont été capables de la créer. En effet, au fil des récits, on évoque des mères «phobiques» ou «ivrognes» ou «persécutrices» ou tout simplement «inexistantes» et «méprisables» comme celle de Dora. L'objet a reste aux prises avec les objets fantasmatiques et terrifiants — et la petite fille — qui deviendra hystérique — cherche une issue du côté du phallus.

Si l'analyste renforce les positions oedipiennes, il accentue la scission.

On évoque volontiers ici les positions des anti-oedipiens Deleuze et Guattari qui accusent la théorie analytique de couper le sujet de son monde pulsionnel.

*

Dans toutes les analyses — pour reprendre notre parallèle — une scission peut aisément se faire entre le discours hystérisé et l'objet petit a .

Il suffit que l'analysant organise son discours dans le désir de l'Autre, autour de la théorie-phallus.

Ceci jusqu'à éclipser complètement le sujet; l'objet petit a se trouvant bien terne à côté de ce brillant jeu intellectuel, s'en exclut.

Le discours, tournant à vide, peut devenir une analyse interminable, ou bien il devient un de ces discours en reste qui pourraient d'ailleurs être repris favorablement par la passe ou le contrôle.

Si, toutefois, ne s'instaure pas l'engrenage funeste suivant : en supposant que l'analyste ci-dessus ait affaire à un passeur fasciné lui aussi par la théorie, et à un jury qui s'en trouve satisfait. On arriverait ainsi à hystériser toute l'institution de la Passe — le petit a ferait marche arrière et se retrouverait en S_2 , ce qui n'est pas le but cherché...

